

DE LA LIMITATION DES USAGES À LA PRISE EN CHARGE : L'ÉCOLOGIE INTÉGRALE SELON DAN O'BRIEN

Hervé Brédif

INTRODUCTION

Écrivain emblématique du Grand Ouest américain, fauconnier et éleveur de bisons, Dan O'Brien enseigne la littérature et l'écologie des Grandes Plaines. Lors de ses brèves apparitions publiques comme dans les articles de presse qui lui sont dédiés, on s'étonne généralement qu'un romancier aussi talentueux et qu'un cow-boy pareillement accompli puissent coexister dans une seule et même personne. De fait, l'homme confirme qu'il écrit à peu près chaque jour « de 5 à 10 heures du matin, avant de s'occuper des bêtes ». Cette dualité apparente ne tarde pas à se dissiper, quand il apparaît que ces deux facettes de Dan O'Brien sont au service d'une même cause, ou mieux, d'une même activité. Ce que l'éleveur expérimente la veille, l'auteur le formalise et le raffine le lendemain. Écriture et élevage sont deux manières distinctes, mais pourtant indispensables l'une à l'autre, de donner forme à l'aventure incertaine consistant à revitaliser une parcelle de prairie. Elles témoignent de l'engagement total de Dan O'Brien pour une quête impossible aux yeux de beaucoup de personnes.

Les réponses qu'il a trouvées chemin faisant, O'Brien les expose dans deux ouvrages qu'on peut aussi appréhender comme des romans. En effet, l'auteur des *Bisons de Broken Heart* (2001) et de *Wild Idea* (2014) manie le verbe avec tant de brio qu'il en ferait presque oublier l'exigence fondamentale qu'il poursuit sans relâche. Pourtant, par le caractère véridique des expériences qu'ils relatent et la profondeur des réflexions qu'ils contiennent, ces deux livres relèvent tout autant du traité ou du précis d'écocentrisme. Ils constituent les deux périodes ou les deux pans d'un processus qu'il importe de mettre en évidence. Processus par lequel O'Brien parvient, non sans heurts et après force tâtonnements, à découvrir une voie susceptible de redonner vie et santé aux Grandes Plaines. Expliciter ce processus, porter à la lumière ses caractéristiques essentielles, ses inflexions majeures et les conditions de son déploiement dans l'espace et dans la durée, tel est l'objet du présent texte. La double expérimentation, pratique et réflexive, de Dan O'Brien, invite à revisiter et à prolonger le land ethic d'Aldo Leopold. Elle constitue une source incomparable d'enseignements sur la voie d'une écologie intégrale.

1 | CONTINUATEUR ET PIONNIER D'UN NOUVEL ESPACE DE CONQUÊTE

Depuis Aldo Leopold, les théoriciens de la question écologique échouent à penser une éthique de la terre (*land ethic*) autrement que dans les termes d'une limitation des activités humaines. L'auteur de *l'Almanach d'un comté des sables* (1949) semble, il est vrai, prescrire cette voie, lorsqu'il commence, par ces mots, le chapitre intitulé «La séquence éthique»: «Une éthique, écologiquement parlant, est une limite imposée à la liberté d'agir dans la lutte pour l'existence. D'un point de vue philosophique, une éthique distingue entre des formes sociales et asociales de conduite.»

Aussi, cette idée de limites à ne pas dépasser pour que le système-Terre ne bascule pas dans l'inconnu le plus fâcheux se retrouve-t-elle au fondement des principales approches environnementales et des politiques publiques qui s'en inspirent. Elle façonne la négociation climatique internationale, organisée autour d'un principe de seuil à ne pas dépasser, impliquant de respecter scrupuleusement la quantité résiduelle de gaz à effet de serre qu'il est possible de libérer dans l'atmosphère. Elle imprègne également la proposition développée par le biologiste Edgar O. Wilson dans son livre *Half-Hearth: Our Planet's Fight for Life* (2016), quand il préconise de réserver à la nature la moitié des espaces de la planète – en déplaçant au besoin les humains – afin d'éviter l'effondrement global du vivant qui menace.

Plus précisément, dans l'éthique leopoldienne, comme le relèvent Catherine et Raphaël Larrère (1997), les différents acteurs qui gravitent autour d'un espace naturel – le chasseur, le forestier, le naturaliste, le photographe... – sont d'abord envisagés comme autant d'*usagers* de celui-ci. En considérant la communauté biotique dans son ensemble, et non seulement les éventuels *conflits d'usages* entre humains, le *land ethic* de Leopold propose de retrouver le sens des solidarités objectives, et, partant, le sens des limites. Cependant, il ne faut pas perdre de vue que pour Leopold, le *land ethic*, loin d'être une norme ou un principe universels, doit être adapté au contexte local, aux circonstances fines d'un espace précis: «L'éthique leopoldienne engage à juger les activités humaines du point de vue de ces entités écologiques que sont la montagne, la forêt, le marais. C'est au niveau de la communauté biotique que l'on peut évaluer la marge de liberté dont on dispose et distinguer les actions favorables, ou permises, de celles qui sont nocives, ou "injustes"» (Larrère et Larrère, 1997).

En somme, la conception sous-jacente au *land ethic* repose sur trois présupposés majeurs, inséparables de la notion d'usage :

- Les humains sont identifiés à des utilisateurs ou des exploiters d'un potentiel naturel qu'il s'agit de préserver au mieux, dans la mesure où il constitue le socle des systèmes vivants.
- Des «règles de bon usage», des règles restrictives, des limites ou des freins doivent être établis, afin que les prélèvements effectués et plus généralement les pressions exercées par les humains sur les espaces naturels n'hypothèquent pas leur intégrité et leur capacité de régénération.
- À cette fin, il convient de raisonner à l'échelle d'entités naturelles cohérentes, là où les solidarités objectives et les usagers spécifiques sont aisément reconnaissables, là où peut se définir une communauté biotique spécifique.

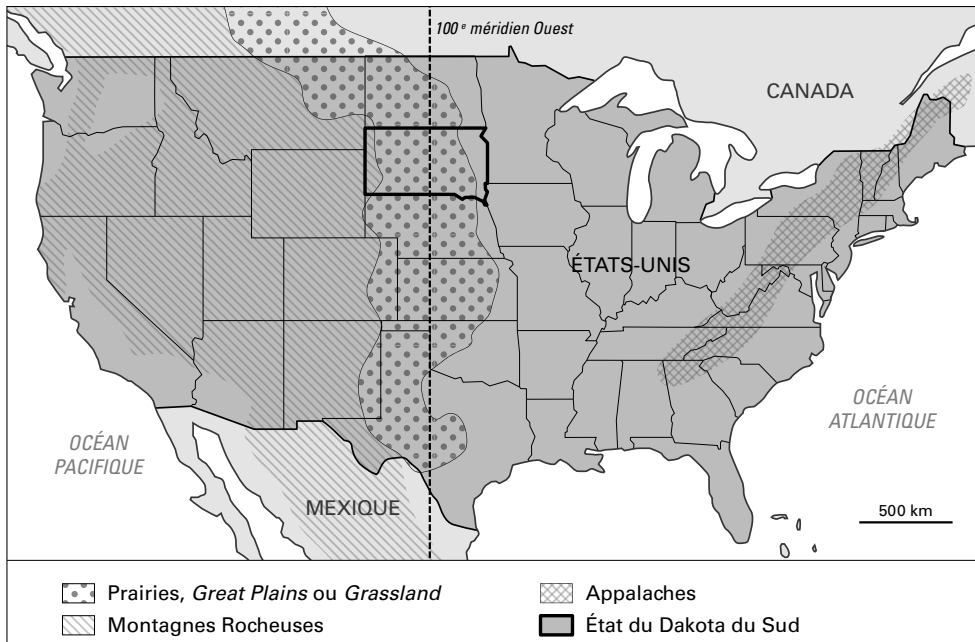
Or, ces trois présupposés, d'autant moins remarquables qu'ils paraissent aller de soi, font généralement oublier un autre aspect des méditations de Leopold. En effet, quelques pages avant d'énoncer les principes de son *land ethic*, le forestier du Wisconsin stipule : « Les pratiques que nous appelons maintenant « protection de l'environnement » sont, pour une large part, des soulagements partiels apportés à la douleur biotique. Elles sont nécessaires, mais il ne faut pas les confondre avec un traitement. L'art de la médecine de la terre est vigoureusement pratiqué, mais la science de la santé de la terre n'est pas encore née » (Leopold, 1949).

Ces phrases énoncent avec exactitude le défi auquel Dan O'Brien a consacré sa vie : non pas contribuer à sauvegarder les derniers lambeaux de Grandes Plaines tenus à l'écart de l'intensification agricole et de l'élevage industriel, mais bien trouver le moyen qu'elles renouent durablement avec le chemin de la santé et de l'intégrité. O'Brien est un continuateur de l'œuvre et du projet d'Aldo Leopold. Il met en pratique ce que ce dernier n'a fait qu'esquisser, en théorie. Il s'emploie à trouver une voie réaliste et concrète permettant d'atteindre la finalité encore incertaine que le *land ethic* a laissé entrevoir. L'écocentrisme que beaucoup se contentent de conceptualiser, d'appeler de leurs vœux ou de rêver – à moins qu'ils n'aient déjà abdiqué pour une lecture tragique de l'espèce humaine marquée au sceau de l'anthropocène – l'auteur des *Bisons de Broken Heart* le teste et l'éprouve grandeur nature, dans sa chair et avec les siens. Avec lui, l'éthique environnementale sort du champ purement réflexif pour devenir un chemin d'exigence, de labeur et de vérité : une leçon pratique d'écologie intégrale ! Il faut emboîter le pas de Dan O'Brien pour comprendre que les trois présupposés évoqués ci-dessus n'ont finalement rien de « naturel » et d'obligé. Mieux, qu'ils conduisent à occulter un autre versant de la réalité, une autre manière de soutenir et de réaliser le *land ethic*.

2 | CERNER LE MAL QUI RONGE LES GRANDES PLAINES

Les plaines du Nord ne lui ont pas laissé le choix. Très tôt, elles se sont imposées à lui, pour le priver de tout répit. Au milieu des fifties, alors qu'il quitte l'Ohio natal, ses forêts et ses lacs, et qu'il traverse le Dakota du Sud dans la Chevrolet 55 de ses parents, Dan O'Brien s'exclame devant les immenses plaines situées au pied des Black Hills : « Là. C'est là. Là où les terres s'aplanissent et où les arbres disparaissent. C'est là que je veux vivre » (O'Brien, 2001, p. 18). Cet attachement aussi indéfectible que précoce, O'Brien le pose dès les premières pages : « L'attirance pour une terre peut ressembler à de l'amour, aussi inexprimable que celui de la Belle pour la Bête, aussi irrésistible et désespéré que celui de Roméo pour Juliette » (*ibid.*, p. 30).

De fait, de 1972 à 1990, O'Brien n'a pas ménagé ses efforts pour œuvrer à la réintroduction du faucon pèlerin dans les Rocheuses. Cela lui a permis de parcourir de long en large les Grandes Plaines, comme pour mieux cerner le mal dont elles souffrent. Il s'exprime, d'une part, dans une forme d'agriculture et d'élevage intensifs qui épuise les sols, pollue les eaux et avilit jusqu'aux bisons, quand ceux-ci sont nourris et élevés comme du simple bétail. Cependant, il se révèle aussi dans les réserves naturelles, où ont été parqués les derniers représentants des tribus indiennes. Dans le premier cas, c'est la nature qui meurt ; dans le second, ce sont les humains qui dépérissent. O'Brien donne à voir le double visage du phénomène : d'un côté, la



Document 1. À l'Est des Rocheuses, les Grandes Plaines. *En Amérique du Nord, les Grandes Plaines désignent la partie médiane du continent, située à l'Est des montagnes Rocheuses. Soumises à un climat semi-aride, elles s'étendent des provinces canadiennes de la Saskatchewan et de l'Alberta au nord jusqu'au Texas au sud. Autrefois occupées par une formation végétale à dominante de graminées, elles formaient la Prairie, équivalent, dans une moindre proportion, de la steppe eurasiatique.*

production à outrance épuise le milieu naturel; de l'autre, la protection à outrance dessèche les derniers représentants des Indiens. Un mécanisme mortifère ou plutôt les deux facettes d'un processus qui procède par concentration et exclusion réciproque – sans parler des myriades humaines entassées dans les mégapoles. Ce système dual et l'impasse à laquelle il conduit fondent la décision d'O'Brien de rechercher activement une autre voie. Une voie qui parvienne à réunir et à conjoindre ce que les approches actuellement dominantes dissocient et disjoignent, pour un résultat doublement affligeant, et pour la nature, et pour les humains.

2.1 Sisyphe moderne de l'écologie

O'Brien va payer très cher cet attachement viscéral aux Grandes Plaines. Pendant près de vingt ans, il s'épuise à rembourser les dettes induites par le ranch de Broken Heart qu'il acquiert à la fin des années 1970. Ranch dont le nom même, « cœur brisé », provient de la forme de la marque au fer apposée sur le troupeau de vaches, un 3 couché au-dessus d'un V; nom prédestiné, semble-t-il, qui sonne comme une allégorie de l'échec répété que rencontre O'Brien à redonner vie à la prairie. Il aurait pu y laisser la peau, comme le précédent propriétaire du ranch, retrouvé pendu dans la grange. Comme beaucoup d'autres éleveurs autour de lui aussi, tentant d'oublier

leurs dettes dans les limbes de l'alcool. Au lieu de cela, il en tire un roman, et plus encore une analyse lumineuse de l'engrenage dans lequel il s'est trouvé enrôlé malgré lui; processus implacable dont il parviendra à s'affranchir in extremis, à force de lucidité exigeante, de fidélité à son idéal de renaissance de la prairie, et par l'accident évité de justesse entre son pick-up et la masse têtue d'un bison échappé d'un ranch voisin. Le dénouement heureux des *Bisons de Broken Heart* ne doit pas faire oublier que l'essentiel de l'ouvrage consiste en une analyse méticuleuse de cet échec, et plus exactement des conditions de cet échec. Mettre au jour les ressorts du mécanisme individuel et collectif par lequel les Grandes Plaines ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes; comprendre pourquoi, en dépit de toutes les preuves accablantes de la faillite d'un système, la situation ne change pas fondamentalement, voici ce que permettent de saisir le témoignage de Dan O'Brien. Un édifiant retour sur expérience en somme, où la prise de distance éclairée par l'écologie scientifique et l'humour souvent ravageur de l'auteur permettent, infiniment mieux que ne saurait le faire un documentaire ou une quelconque étude académique, de recevoir la gravité du message qu'il exprime.

2.2 Un milieu de vie éprouvant

La formation universitaire qu'a suivie O'Brien lui permet rapidement de décrypter le système biophysique dans lequel il s'inscrit. D'après son expertise, l'écologie des Grandes Plaines procède d'un climat éprouvant, fait de violents contrastes et d'incertitude permanente, avec lequel aucun compromis n'est manifestement possible. Chaleur brûlante l'été, froid glacial l'hiver, vent souvent impétueux, la rudesse du climat à l'ouest du Missouri tient plus encore à son caractère imprévisible. Aux bonnes années suffisamment arrosées peuvent en effet succéder de longues périodes marquées par de terribles sécheresses et des hivers glaciaux pouvant précipiter dans la mort des dizaines de milliers de vaches et de moutons comme ce fut le cas en 1997-1998. Au demeurant, la région de Spearfish, dans le Dakota du Sud, détient le record mondial de changement de température au cours d'une même journée. Se trouvant à l'abri des montagnes Rocheuses, cette région des Grandes Plaines cumule donc continentalité du climat et très fort effet de foehn. De surcroît, comme si l'imprévisibilité du climat ne suffisait pas, il faut encore compter avec l'imprévisibilité de l'économie. Au point de rendre l'activité d'éleveur des moins assurées et pour tout dire moribonde, les bonnes années ne suffisant pas à renflouer les lourdes pertes consécutives aux mauvaises, les coups de grisou climatiques se conjuguant trop souvent avec les retours de cycle du marché de la viande: «J'angoissais de ne pouvoir subsister dans l'imprévisible climat météorologique et économique des plaines du Nord que je suis condamné à aimer» (O'Brien, 2001, p. 15).

Ainsi, dès les premières pages des *Bisons de Broken Heart*, O'Brien raconte comment, à la fin des années 1970, à peine installé dans son nouveau ranch, il court déjà après les dettes et la mauvaise fortune. Pis, le jeune fermier auquel il a confié les terres le temps d'une saison de cours à Denver a ruiné ses efforts antérieurs à néant. Coincé entre la conjoncture économique défavorable, la sécheresse et les responsabilités familiales, le fermier n'a pas su arrêter les vaches à temps: «à force de surpâturage mes terres étaient anéanties, les prairies que je m'efforçais de réhabiliter depuis la dernière crise agricole étaient détruites» (O'Brien, 2001, p. 25).

J'en suis venu à haïr le bétail. Ce n'était pas pour les vaches que je m'étais installé ici, de toute façon. Dans le coin, c'était le seul moyen qu'on avait trouvé pour payer les factures tant bien que mal. Tout petit déjà, j'étais passionné par les étendues sauvages. C'est pour cette raison que j'étais venu dans l'ouest du Dakota. Les tétras, les canards, les cerfs, les antilopes, les faucons, les lapins, les oiseaux chanteurs, les bécasses, les renards et les coyotes, voilà ce qui m'avait attiré ici (*ibid.*, p. 22).

Le ranch avait été rentable quelque temps dans les années 70, mais c'était une anomalie. La vérité, c'est que je bossais pour la banque, je n'étais rien d'autre qu'un serf sur les terres d'une entité qui n'avait même pas d'yeux pour l'observer (*ibid.*, p. 29).

2.3 Un modèle agricole inadapté

Malgré ce coup de semonce retentissant, en dépit des avis de la banque qui lui conseille rapidement de «jeter l'éponge», O'Brien s'entête. Pour lui, l'élevage n'a jamais été une fin en soi; il s'agit d'un simple moyen pour entretenir l'herbe ou plus exactement le cortège de plantes spécifiques de la Prairie, dont tout le reste dépend.

Très vite, je me suis rendu compte que le bien-être de toutes les espèces sauvages des Grandes Plaines dépendait finalement de l'herbe (*ibid.*, p. 22).

Pendant près de vingt ans, O'Brien s'évertue à éviter le surpâturage de ses terres. Cependant, il a beau inventer de nouveaux itinéraires techniques, délimiter des parcelles en dépensant des fortunes en barbelés pour ajuster la pression du cheptel bovin à la couverture herbeuse, rien n'y fait. Les effets obtenus s'avèrent décevants : les vaches ne se montrent pas assez mobiles et elles piétinent l'herbe. Même en injectant des ressources extérieures obtenues à la faveur d'emplois saisonniers, le résultat auquel parvient O'Brien s'avère extrêmement fragile, aussi bien sur le plan de la viabilité économique de l'entreprise que sur le plan de la durabilité écologique.

À force de tentatives nombreuses qui se révèlent pourtant infructueuses dans la durée, O'Brien est obligé de reconnaître que le modèle d'élevage importé d'Europe n'est en aucun cas approprié aux caractéristiques biophysiques et climatiques de cette région. Il parvient à se déprendre de l'illusion collective qui voudrait qu'il habite une «région productive».

Ce n'est pas une région propice à la culture et à l'élevage d'espèces qui n'ont pas évolué pour supporter d'importants changements de température. Il m'a fallu quinze ans pour comprendre une chose : afin d'assurer à mes parents et amis inquiets que mes plantations n'avaient pas été détruites par la sécheresse, il me fallait arrêter de semer. Je suis revenu aux herbes endémiques comme seule culture. Dix ans plus tard, après être resté prostré chez moi un soir de Noël tandis que dix de mes vaches mouraient de froid dans les corrals, je me suis débarrassé d'elles et me suis contenté d'engraisser quelques bouvillons pendant l'été (*ibid.*, p. 328).

À la lumière de son propre désastre économique, O'Brien revisite de manière saisissante l'évolution des terres du Grand Ouest, de l'extermination aveugle d'immenses troupeaux de bisons migrateurs au placage d'un modèle d'élevage importé d'Europe et conçu pour enrichir l'Est déjà prospère, en passant par l'invention du barbelé qui, en mettant fin au pâturage libre, a «détruit l'équilibre des Grandes Plaines et mis la région sous tutelle gouvernementale» (*ibid.*, p. 218).

2.4 Un processus cimenté par un mythe puissant

O'Brien fournit la clé qui permet de comprendre pourquoi le système agricole et économique se perpétue, alors qu'il accumule, depuis longtemps déjà, les preuves de son ineptie; en dépit aussi des drames humains et de la grande souffrance écologique, économique et sociale qu'il génère, sans parler de la formidable dette qu'il transfère aux générations futures.

La personnalité mythique américaine est un mélange d'équité, d'autonomie, d'endurance et d'honnêteté. Ces vertus se logent généralement au sein d'un grand homme brun et dégourdi, à la fois attaché à sa famille et séduisant aux yeux des inconnues, insouciant et stable, réaliste et fantasque. Dans la tradition américaine, cet homme vit dans les Grandes Plaines. Il est originaire du Texas, de Dodge City, de Cheyenne, du Dakota, ou d'un quelconque coin du Montana. En fait, les racines de cet Américain s'enfoncent dans le mythe de la Frontière, et ce depuis Tocqueville, en passant par Andrew Jackson, Wyatt Earp, les cavaliers du Pony Express, les pionniers, les cow-boys, et jusqu'aux caricatures contemporaines incarnées par des acteurs comme Tom Mix, Gary Cooper et John Wayne. La Frontière, peuplée de chevaux, est un lieu de grands espaces propices à l'errance, aux énormes couchers de soleil, aux délimitations précises entre le Bien et le Mal. C'est aussi un endroit qui n'existe pas et n'a jamais existé (*ibid.*, p. 161).

En définitive, l'ennemi ne se situe pas sur la côte Est, dans quelques centres financiers *high tech* et autres fonds de pension. Surnois, il ne se laisse pas aussi facilement circonscire, étant partout et nulle part à la fois. Il provient de ce que chacun s'emploie à son niveau et souvent à son insu à nourrir et à entretenir le mythe fondateur de l'Américain des Grandes Plaines. Chacun est complice et acteur de l'illusion, d'où, aussi, l'immense difficulté de s'en déprendre.

Les existences et origines de mes amis et voisins étaient ancrées dans la croyance que ce pays est une « terre à bétail ». Pour certains, leurs géniteurs avaient tout sacrifié pour arracher les Grandes Plaines aux sombres forces d'un environnement sauvage et ils refusaient d'entendre que le salut du sol, et peut-être de l'économie, dépendrait d'une régression, d'un retour à la sagesse de l'évolution (*ibid.*, p. 282).

Pour réimplanter les bisons sur les Grandes Plaines, il me faudrait venir à bout des mythes sacrés du bon fermier et de ses vaches, et un tel crime était aussi impopulaire que tuer des Grands-ducs (*ibid.*, p. 255).

Le mal qui ronge les Grandes Plaines est comme masqué par le mythe du pionnier américain, qui le consolide en retour. Construction puissante, à la fois individuelle et collective, qu'il n'est manifestement pas possible de combattre de manière frontale. Processus psychosocial et politique qui exige, pour se perpétuer dans la durée et apporter sa part de rêve et d'enracinement pseudo-héroïque à une nation en manque d'histoire, d'abuser sans compter des milieux naturels, des espèces et de ressources nombreuses, d'épuiser des terres et de consommer des vies humaines.

3 | GUÉRIR UNE PARCELLE DE PRAIRIE PAR UN PROCESSUS INCLUSIF

3.1 Au commencement, une décision très personnelle

Dans ses ouvrages, O'Brien revient sur son propre cheminement. Après des années passées à œuvrer en faveur de la réintroduction du faucon pèlerin au service de différentes organisations, gouvernementales et non gouvernementales, il considère que sa responsabilité se trouve engagée. Devant l'ampleur du désastre, face à des institutions dont il a compris les travers et les limites, faute de repérer dans le système de réels facteurs de changement et d'espérance, il franchit le pas et décide de passer à l'acte. Son attachement pour les Grandes Plaines le conduit à essayer de refonder les choses de l'intérieur. Aussi ne s'emploie-t-il pas à faire émerger publiquement la cause des Grandes Plaines, en recherchant par exemple une vaste mobilisation en leur faveur. Au lieu de cela, il se concentre sur une petite parcelle de prairie, en essayant déjà, à cette échelle et avec ses propres moyens, de mettre en place un autre modèle de gestion et de développement.

Pendant les vingt années ou presque qui ont suivi cette décision, j'ai fait de mon mieux pour guérir la parcelle de prairie qui se trouve sous ma responsabilité. J'ai commis beaucoup d'erreurs dues à mes propres insuffisances mais aussi au fait que la science de la protection et de la restauration de la Prairie est mal comprise (O'Brien, 2014, p. 12).

En fin de compte, je savais que je n'étais pas un bâtisseur d'empire. Mais j'avais le réel désir de créer un modèle imitable par d'autres propriétaires terriens pour rétablir l'écosystème des Grandes Plaines. D'un autre côté, j'enviais les bâtisseurs d'empire et les capitalistes gourmands qui avaient rendu cette tâche si difficile. Leur boulot était plus facile que le mien parce que leur réussite était plus facilement mesurable. Plus ils avaient de terres ou d'argent, plus ils avaient réussi. La durabilité est une chose beaucoup plus dure à mesurer. Peu de modèles montrent comment ça peut fonctionner, et l'échec peut coûter très cher (*ibid.*, p. 106).

La décision d'O'Brien lui appartient pleinement : les institutions ne l'ont en aucun cas stimulée ou favorisée, si ce n'est par leurs lacunes et l'efficacité réduite de leurs programmes d'actions. Fondamentalement, la mutation s'opère en la personne d'O'Brien. Elle est incarnée et localisée. Elle dépend totalement d'une personne, qui, au terme d'un cheminement singulier, aboutit à la conclusion qu'il entre dans sa sphère de responsabilité de guérir une parcelle de prairie, avant que d'essayer d'en étendre le principe.

3.2 Prendre soin globalement plutôt que protéger

Il ne faut en aucun cas confondre la décision d'O'Brien avec une forme de repli sur soi ou de localisme. Plus que jamais, il a pour objectif de contribuer activement à restaurer l'écosystème des Grandes Plaines. Restaurer et non seulement protéger ou bien encore limiter, contenir ou minimiser certains impacts négatifs des activités humaines. O'Brien ne se contente pas de ménager l'existant, de sauver ce qui peut l'être encore, de réguler des usages ou de définir un code de bonne conduite. Non, il ambitionne de repenser les manières de faire. Seul un tel niveau d'exigence lui paraît apte à restaurer

l'intégrité de la prairie, dans ses différentes composantes et dimensions. La disparition d'une espèce relève à ses yeux du simple symptôme ou de l'épiphénomène. Attaquer le mal à la racine suppose au contraire de reconquérir la qualité de l'ensemble du système. Le choix du bison traduit et confirme cette quête pour une approche holistique des Grandes Plaines.

J'ai commencé avec une douzaine de bisons orphelins et en quelques années j'ai constitué un troupeau de cinquante têtes sur mon petit ranch de cinq cents hectares. La prairie assiégée a répondu favorablement au massage dispensé par les sabots des bisons, et tout sur le ranch, des graminées les plus frêles jusqu'aux humains eux-mêmes, a eu l'air de se fortifier (*ibid.*, p. 13).

Dans notre ranch, nous prenons soin des bisons parce qu'ils prennent soin de nous et dans ce sens, il semblait raisonnable de nous considérer comme une entité (*ibid.*, p. 391).

Prendre soin, oui, mais prendre soin globalement, en se souciant de l'ensemble des formes et des êtres concernés par les Grandes Plaines. Dans cette optique, le bison constitue une véritable clé de voûte. En tant qu'espèce critique pour l'écosystème, tout d'abord. Ensuite, en tant qu'espèce-clé pour les humains, dans la mesure où la viande de haute qualité produite peut offrir à l'éleveur-gestionnaire de la prairie le moyen de se procurer un revenu correct et de vivre décemment de son activité. Clé de voûte en somme d'un réseau de vie incluant humains et non-humains.

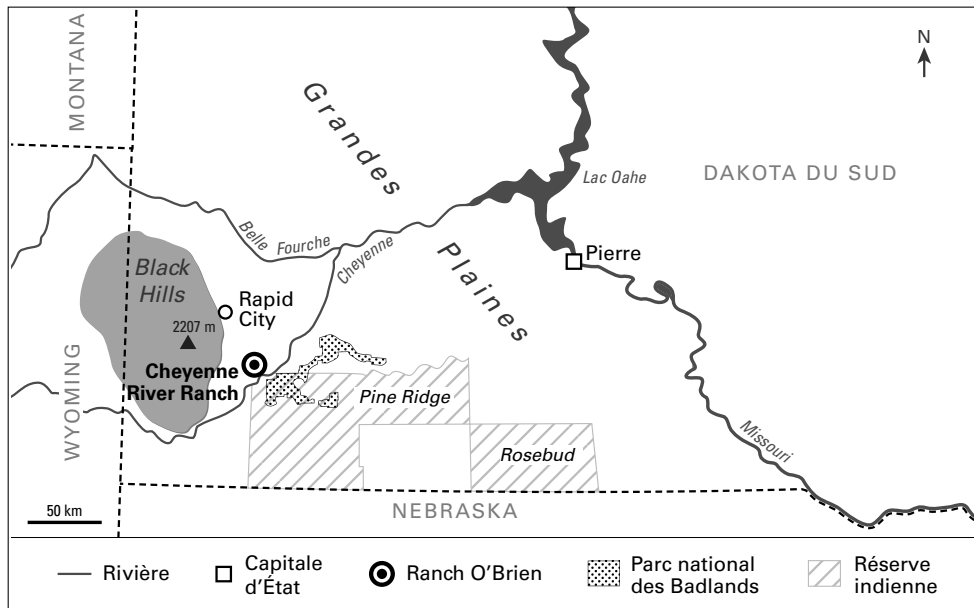
La voie suivie par O'Brien dépasse donc de beaucoup la seule limitation/régulation des usages. Elle s'emploie à trouver les conditions et les modalités pour que puisse exister et se densifier un réseau complexe d'êtres, dans lequel chacun pourra trouver sa place : un nouvel équilibre dynamique. O'Brien tente de trouver une manière d'associer de façon harmonieuse ce que le cours des événements et la marche du monde ont conduit à disjoindre pour n'en retenir que des expressions extrêmes et parcellaires : la protection de la nature d'un côté, la production intensive de l'autre – l'entassement des humains dans des mégapoles en arrière-plan.

3.3 Un seuil critique à franchir

O'Brien avance avec prudence. Faute de modèle préexistant, il explore à tâtons, il guette les signes encourageants. Régulièrement, il vérifie que la voie suivie est la bonne, ce qu'il exprime chaque fois par l'expression « tenir quelque chose » :

En encaissant nos premiers chèques minuscules et en recevant les premiers articles positifs sur notre viande, j'ai senti un changement bizarre en moi. Je savais qu'on tenait quelque chose – si on pouvait rapporter de l'argent au ranch, les oiseaux, les mammifères, les insectes et les plantes en profiteraient tous. Mais ce qui me tracassait, c'était le sentiment aigu que la vente de quelques bisons n'allait pas changer grand-chose. Mon idée de réinvestissement au profit d'un tout petit ranch était beaucoup trop modeste. Je savais au fond de moi que notre exploitation était insignifiante à l'échelle des Grandes Plaines. Si on voulait que tout l'écosystème ressente les bénéfices de la réhabilitation des bisons, il fallait que leur population connaisse une augmentation considérable. Déjà à cette époque, je savais que les bisons allaient devoir payer pour leur propre retour. (*ibid.*, p. 231).

Malgré les encouragements qu'il reçoit dans son activité d'éleveur de bisons et les efforts qu'il déploie, avec son épouse, pour commercialiser directement la viande de



Document 2. Localisation du ranch d'O'Brien dans le Dakota du Sud. *À l'ouest du Missouri, l'ombre pluviométrique des Rocheuses se faisant davantage sentir, les pluies se raréfient, la fertilité des sols décline. Étendu sur 50 kilomètres carrés de prairies publiques, le Cheyenne River Ranch d'O'Brien se situe au pied des Black Hills. En plein cœur du territoire historique des bisons, il jouxte le Parc national des Badlands, voisine la vaste réserve indienne de Pine Ridge et les ranchs de plusieurs éleveurs privés convaincus de l'intérêt d'un retour du bison sur leurs terres.*

bison, O'Brien demeure inquiet. Il se pourrait en effet que la voie suivie donne des résultats, mais de manière trop ponctuelle et limitée. La question de la taille de la parcelle de prairie placée sous sa responsabilité l'obsède. Il sait qu'en deçà d'un certain seuil, l'aventure risque de tourner court, de rester anecdotique, de ne pas avoir valeur d'exemple et de ne pas engendrer l'effet d'entraînement escompté :

Personne ne sait combien d'hectares il faudrait protéger pour réussir à tirer l'écosystème des Grandes Plaines du gouffre de l'agriculture industrielle. Mais une chose est sûre : même si un petit opérateur de bonne volonté peut contribuer aux discussions et actions à venir, il faut une entreprise capable d'amasser d'énormes parts de terrain pour accomplir quelque chose qui compte réellement. Seules des administrations publiques, des grandes organisations de protection de la nature et de très riches capitalistes avaient les moyens d'agir sur le futur des Grandes Plaines. Je n'avais accès à aucune de ces entités, et j'avais très peu confiance en elles (*ibid.*, p. 55).

Cette question de la taille ou du seuil critique est d'autant plus préoccupante pour O'Brien qu'il croit peu en l'intervention de grandes institutions pour changer le cours des choses. Son initiative doit faire sens par elle-même et c'est donc à lui de trouver le moyen de lui faire franchir le seuil critique recherché. C'est alors qu'un ami lui propose d'acquérir un ranch à 120 km plus à l'ouest, près de la rivière Cheyenne : « plus de trois mille hectares et un permis de pacage de bonne taille sur les National Grasslands, p. 95 »

(*ibid.*). Après quelques hésitations devant le défi financier et le travail titanesque que représente l'acquisition de ce nouveau ranch, O'Brien et ses proches saisissent l'occasion. Le ranch de Cheyenne River jouxte le Buffalo Gap National Grassland : « 30 000 hectares pressentis pour devenir la première réserve naturelle des Grasslands » (*ibid.*, p. 98), dans ce qui autrefois correspondait au cœur du pays sioux Lakota. Dès lors, O'Brien n'évoque plus cette question de la taille ; son entreprise a manifestement franchi un cap décisif.

3.4 La *Wild Idea* : le déploiement d'un processus de contractualisation

O'Brien n'a pas de relations haut placées qui lui permettraient de donner vie à son rêve. Il n'a pas de fortune personnelle non plus, ce qui l'oblige à accepter des postes de techniciens, puis de chargé de cours à l'université le temps d'un semestre afin de disposer de ressources financières. Cela lui permet de rembourser l'emprunt d'une première ferme de 10 hectares qu'il acquiert à l'âge de 25 ans. Quelques années plus tard, son diplôme en poche, il change de ferme pour un ranch d'une centaine d'hectares au pied des Black Hills, « là où la Prairie est encore intacte et où je pensais être plus à même d'écrire ». L'aventure des bisons commence avec le ranch de Broken Heart, sur 500 hectares. Puis, ce sera Cheyenne Ranch, sur 3 000 hectares. Derrière ces chiffres et la montée en puissance qu'ils traduisent, un processus se révèle. O'Brien l'identifie comme tel, mais ne le qualifie pas davantage. Cependant, son texte foisonne d'indications qui permettent de suivre les étapes de ce processus, comme s'il appartenait au lecteur d'en prendre conscience, de le reconstituer et, finalement, d'en comprendre la logique profonde avant d'en reconnaître le nom.

En fait, le développement ou, mieux, le déploiement du processus n'est possible que parce qu'il parvient à recruter, à associer et à impliquer un nombre croissant de personnes qui apportent, chaque fois, des compétences spécifiques, des relations et des perspectives qui le nourrissent et lui permettent de grandir jour après jour, en franchissant des étapes nouvelles et décisives. Sans le soutien et l'apport de ces différentes personnes, il ne fait pas de doute que le projet d'O'Brien aurait tourné court. À lui seul, O'Brien n'aurait jamais pu aller si loin.

Cela commence avec Erney, ami de jeunesse rencontré sur les bancs de l'université, qui fera cause commune avec O'Brien dès sa toute première ferme et lui prêtera main-forte en maintes occasions. Puis, c'est au tour de Jill, la compagne d'O'Brien, indiscutablement douée pour le commerce, tandis qu'O'Brien reconnaît être totalement dépourvu du sens des affaires. À mesure que l'expérience prend de l'ampleur, ce sont des clients, des responsables d'agences publiques qui apportent leur pierre à l'édifice. Des indiens Lakotas y jouent un rôle important, en apportant une dimension rituelle et éthique à la moisson de bisons (terme employé par O'Brien pour désigner l'abattage des bêtes avant la commercialisation de leur viande). En retour, ils trouvent, grâce à O'Brien et à son camion-abattoir mobile, un moyen de valoriser une partie de leur propre cheptel de bisons. Pour finir, un riche couple propose spontanément aux O'Brien de les soutenir et de les accompagner dans leur projet en mettant à leur disposition les compétences et les conseils de spécialistes réputés du trading et de la stratégie d'entreprise. Au-delà, ce sont aussi des chiens, des chevaux, des herbes indigènes, sans oublier les bisons, les faucons et la rivière qui se trouvent tous embarqués dans une aventure qui parvient à agréger des êtres à première vue fort dissemblables, peu susceptibles de se rencontrer et encore moins de faire œuvre commune.

Le charisme d'O'Brien n'est sans doute pas étranger au développement de l'aventure. Mais il faut bien voir qu'à partir d'un certain stade, tout se noue au travers de la Wild Idea, l'entreprise fondée par le clan O'Brien pour « moissonner » les bisons et en assurer la commercialisation. Cette entreprise constitue la partie fixe et tangible ou la pointe émergée d'un processus beaucoup plus large. Un processus qui parvient à impliquer et à donner satisfaction à des acteurs totalement hétéroclites, qui trouvent pourtant leur compte dans la démarche amorcée par les O'Brien. En fait, tous les acteurs qu'agrège la Wild Idea sont co-offreurs et co-demandeurs de qualité. Chacun est attiré par un ou plusieurs aspects de la Wild Idea et disposé, en retour, à apporter des compétences, des moyens, des perspectives dont lui seul détient la clé. La Wild Idea peut donc s'envisager comme un opérateur de mise en relation et de contractualisation entre des personnes et des êtres extrêmement divers, opérant de surcroît à différentes échelles, qui trouvent par son entremise un moyen d'obtenir des qualités qu'ils recherchent – de la viande saine et goûteuse, une éthique du bien-être animal, une restauration de l'écosystème des Grandes Plaines, du sens, mais aussi de l'amitié, des relations humaines, un sentiment d'appartenance à une communauté de projet – en échange de quoi ils sont prêts à offrir de l'argent, des connaissances, de la fidélité, des conseils, à prêter main-forte en diverses occasions, à soutenir en cas de coup dur... Si la Wild Idea n'était que le nom d'une entreprise, elle n'aurait évidemment pas cet effet d'entraînement et d'accrétion de multiples strates, êtres et personnes à ce point disparates. La Wild Idea est en réalité le nom du processus qui permet à de multiples acteurs de prendre place dans un contrat comportant suffisamment de dimensions équilibrées entre elles pour parvenir à une forme de globalité. Un contrat intégral, suffisamment diversifié, cohérent et stimulant, pour donner envie à tous les êtres qu'il agrège de jouer un rôle actif dans le déploiement du projet fou d'O'Brien.

En me tenant devant la nouvelle usine de transformation de la Wild Idea Buffalo Company [...], je n'étais pas assez fou pour croire que notre entreprise allait changer la face du monde. Cette portion de brique et de mortier était quasiment insignifiante. Ce qui pouvait se révéler important, c'était le processus respectueux qui aboutissait au quai de réception de ce bâtiment, et le couloir de santé qui commençait avec les camions FedEx et UPS qui en portaient chargés. Il y avait de la pureté dans le déroulement des choses. Les nuages sombres de l'industrie agricole ne planaient sur aucune étape du traitement. Pas de dépenses inutiles sous la forme de frais médicaux ni de dommages écologiques pour la génération d'après – pas de mise en danger d'autres espèces terrestres au cours du processus. Aucun cauchemar moral auquel la société devait faire face plus tard. À condition qu'on travaille bien. La Wild Idea avait grandi et devait continuer de grandir. Le nouveau site de transformation était achevé, mais le travail se prolongeait à jamais (*ibid.*, p. 336).

4 | VERS UNE ÉCOLOGIE INTÉGRALE DE LA PRISE EN CHARGE

À partir du témoignage et des réflexions de Dan O'Brien, trois leçons d'importance peuvent être retenues, qui projettent une lumière nouvelle sur la *land ethic* d'Aldo Leopold.

D'abord, l'idée qu'une éthique environnementale envisagée sous l'angle exclusif d'une limitation des usages n'est manifestement pas suffisante pour infléchir le cours des choses. Dans l'analyse approfondie qu'il propose de l'évolution des Grandes Plaines au cours

du XX^e siècle, O'Brien montre que les déterminants et les facteurs à l'origine de leur surexploitation sont nombreux et puissants. La dynamique à l'œuvre mobilise, outre des motivations économiques, des dimensions psychologiques, sociales et imaginaires contre lesquelles il s'avère difficile de résister et de lutter. Sa force d'entraînement tient au fait qu'elle parvient à combiner et à unifier des aspirations individuelles et des projections collectives, à différentes échelles. De sorte qu'elle stabilise un mode de fonctionnement et de gestion auquel il est malaisé de se soustraire. Les externalités négatives, sociales, environnementales, économiques et sociétales du système dominant ne font pas de doute; pour autant, s'en émanciper supposerait un nouvel agencement d'un ensemble de facteurs et d'acteurs qui opèrent à différentes échelles, dans des champs d'actions et de responsabilité multiples. Finalement, nul ne sachant comment changer, d'un bloc, le système actuellement en vigueur, qui s'est construit et installé dans la durée, pour un autre – quel autre? –, la situation se maintient et se perpétue pour l'essentiel. Si la réponse en termes de code de bonne conduite ou de régulation de certains usages peut donc, sur des aspects ponctuels, porter ses fruits, elle ne saurait constituer en elle-même une réponse globale à la dégradation généralisée des Grandes Plaines.

Ensuite, le fait que les relations entre humains et non-humains ne se réduisent pas à des relations d'usages. Dans un passage peu remarqué de son *Almanach*, Leopold s'enthousiasmait déjà pour le *sense of husbandry* (généralement traduit dans les versions françaises de l'ouvrage par «gestion avisée» et «qualités de gestionnaire») du propriétaire foncier européen, susceptible, dans certains cas, de s'engager afin de développer des composantes des milieux naturels, non seulement pour des raisons utilitaires et économiques, mais plus encore pour des motivations identitaires et esthétiques. Le récit véridique de Dan O'Brien témoigne d'un *sense of husbandry* porté à son apothéose. L'écrivain et rancher multiplie les formules dans lesquelles il affirme chercher «à prendre soin» des bisons et des Grandes Plaines. En retour, il sait que ceux-ci ne manqueront pas de «prendre soin» de lui et de ses proches. Un véritable processus d'internalisation psychologique s'est opéré chez O'Brien qui le conduit à se préoccuper de dimensions de la nature et du vivant, alors même que la motivation économique ou financière, sans être oubliée, n'est pas nécessairement première. Non seulement dans l'optique d'assurer la restauration, l'intégrité et la pérennité des Grandes Plaines – ce qui serait déjà beaucoup – mais plus encore d'en augmenter la richesse et les diverses qualités. Ici, il ne s'agit plus d'ériger des barrières afin de protéger la nature, considérée comme une chose en soi, un donné susceptible d'être amoindri et dégradé. L'idée de «prendre soin de» ouvre sur une tout autre perspective que celle d'une responsabilité conçue dans les seuls termes d'une limitation de l'agir humain. Un changement majeur de paradigme s'opère puisque, ce faisant, les humains ne sont pas uniquement envisagés comme bénéficiaires et usagers d'une sorte d'extériorité naturelle, face à laquelle leurs marges d'adaptation se réduiraient à perturber aussi peu que possible les grandes fonctions et les grands rythmes naturels. L'humain n'est pas qu'un facteur de dégradation et d'usage-usure: un accélérateur d'entropie. Comme le donne à voir O'Brien, l'humain peut bien contribuer à re-regrader, à diversifier et à augmenter les qualités de la nature et du vivant. Il peut prendre en charge des composantes essentielles de la nature et du vivant, non pas dans le seul but de «sauver ce qui peut l'être encore», de «retarder l'imminence de la catastrophe», de «réduire l'impact des pressions et activités humaines», mais bien dans une perspective positive d'augmentation de leur qualité et de leur potentiel. Perspective radicalement nouvelle qui rejoint et prolonge les réflexions sur

le *care* (Gilligan, 1986; Tronto, 1993), et confirme la justesse de la proposition de Hans Jonas de penser une éthique de la responsabilité non seulement sur le mode de l'imputation, mais aussi sur celui de l'anticipation (Brédif, 2016).

L'approche de Dan O'Brien ne se contente pas d'étendre la sphère d'application de l'éthique des humains aux êtres de nature. Elle va au-delà de l'écocentrisme de Leopold. En effet, si le projet d'O'Brien franchit des caps décisifs, c'est qu'il parvient à recruter un ensemble d'acteurs, dont certains sont effectivement proches géographiquement, mais d'autres en revanche sont fort éloignés; c'est en s'ouvrant à des acteurs extérieurs, en réussissant à les impliquer à ses côtés qu'O'Brien parvient à mobiliser des forces et des énergies qui permettent à son projet fou de prendre forme et de grandir. Les ressources locales de la communauté biotique – humains compris – n'auraient sans doute pas été suffisantes pour lui permettre de s'affranchir du mode de fonctionnement et de gestion dominant. Il lui faut associer davantage d'acteurs, opérant à d'autres échelles d'action et de responsabilité que celles définies par les limites géographiques de l'écosystème ou de l'entité écologique considérée, pour parvenir à ses fins, pour retrouver des marges de manœuvre qui lui font défaut, pour amorcer un nouveau rapport local-global, une nouvelle combinatoire entre des aspirations individuelles et des projections collectives qui soit réellement favorable à l'épanouissement de son dessein. En somme, la communauté de projet qu'O'Brien réunit autour de la Wild Idea ne se restreint pas à la seule communauté biotique; voici une extension pratique du *land ethic* qui se rapproche davantage des réflexions de Dewey que de celles de Leopold.

Il faut en outre considérer que le contre-processus qu'O'Brien parvient à enclencher se distingue de l'écocentrisme de Leopold dans la mesure où il préfère aux principes généraux et théoriques de l'éthique un travail sur les modalités concrètes et pratiques permettant de concrétiser son ambition. En définitive, comme nous l'avons souligné plus haut, le succès de la Wild Idea réside dans sa capacité de faire se correspondre et de mettre en synergie un ensemble d'offres et d'attentes disparates et éclatées. La Wild Idea fonctionne à la manière d'un opérateur de composition et de contractualisation entre un ensemble d'acteurs et d'actants dont les besoins et les attentes finissent par se conjuguer et s'épauler mutuellement dans une forme de totalité de projet. Cette modalité pratique permettant de réunir et d'intégrer des composantes variées de la qualité confère à la démarche d'O'Brien son originalité fondamentale. C'est à ce titre qu'elle mérite plus particulièrement le qualificatif d'écologie intégrale, dans sa capacité de composer une communauté complexe de prise en charge d'un projet multidimensionnel. La démarche d'O'Brien est assurément compatible avec la vision d'une écologie intégrale, prônée par l'encyclique *Laudato Si'* du pape François (2015), dans la mesure où il cherche bien à penser et à tenir ensemble les interactions entre les systèmes naturels et les systèmes sociaux. Mais O'Brien n'en reste pas à une conceptualisation générale, aussi pertinente soit-elle: c'est dans la réalisation d'un chemin pratique d'effectuation de cette écologie intégrale qu'il ouvre une voie originale et livre des enseignements de première importance.